
L'irréductible de la langue dans la traductibilité du discours

Patrick Sériot

Citer ce document / Cite this document :

Sériot Patrick. L'irréductible de la langue dans la traductibilité du discours . In: Linx, n°10, 1984. Syntaxe & Discours. pp. 139-145;

doi : <https://doi.org/10.3406/linx.1984.998>

https://www.persee.fr/doc/linx_0246-8743_1984_num_10_1_998

Fichier pdf généré le 03/04/2018

être analysée de deux points de vue, celui de la communication, celui de la structure.

L'IRRÉDUCTIBLE DE LA LANGUE DANS LA TRADUCTIBILITÉ DU DISCOURS

Patrick SERIOT
Grenoble - III

NOTES

- (1) E. Benveniste : Les niveaux de l'analyse linguistique, in Problèmes de Linguistique générale, t. 1. 1966, Gallimard.
- (2) Chacun connaît bien les aventures sans lendemain de Jean et de Marie, mais aussi les références, selon le cru, aux protagonistes de 68, ou au destin de divers hommes politiques et autres acteurs du monde.
- (3) E. Benveniste : L'appareil formel de l'énonciation. Ibid. t. 2. 1974.
- (4) E. Benveniste : Structures des relations de personnes dans le verbe. Ibid. t. 1.
- (5) J.C. Milner : Théorie de la référence, in Ordres et raisons de langue, 1982. Le Seuil.
- (6) Un travail exploratoire des données sur l'infinitif indépendant a été effectué avec un groupe d'étudiants de Licence de Sciences du Langage (1982-83) à l'Université de Paris-X.

La traduction sera envisagée ici comme un cas particulier de paraphrasage, permettant de mettre à jour, dans les "failles" de la traductibilité, des points de contact entre la langue et le discours, sur la base du passage du russe au français.

1. Complétude, non-spécification et traduction.

1.1. Le postulat de complétude de l'énoncé.

Toute théorie grammaticale a pour postulat implicite qu'une phrase grammaticalement bien formée est complète, qu'elle dit tout, sans manque et sans oubli, et qu'elle ne dit pas autre chose que ce qu'elle dit.

Or la notion de complétude ne va pas de soi. On ne peut pas tout dire. Selon l'expression de Frege : "A vouloir ne rien omettre, il faudrait imposer une insupportable prolixité". La raison, cependant, n'en est pas un défaut du langage, mais un trait caractéristique des langues. En effet un énoncé, même défini comme complet dans une langue, non seulement ne peut pas rendre compte de la totalité du réel, mais encore ne peut pas tout spécifier, car il est "tenu" dans le cadre contraignant de la langue naturelle dans laquelle il est formulé.

Si on part, non d'une phrase de base canonique, mais de la surface d'un énoncé, avec son équivocité potentielle due

à l'ensemble de la non-spécification, alors, comment opérer la reconstitution des éléments manquants ? Comment faire apparaître ce qui est absent ? Ici on ne peut pas faire comme si ce qui n'est pas dit allait de soi.

Mais il y a plus. La non-spécification n'est pas nécessairement un phénomène reconnaissable formellement dans le cadre d'une langue : comment être sûr de l'identification même d'un manque ? Si cette interrogation n'a pas de raison d'être dans une description grammaticale, elle a, en revanche, toute sa place dans une réflexion sur le discours.

1.2. La traduction comme paraphrase filtrante.

Le réseau des éléments non spécifiés, qui, par définition, n'est pas apparent dans une langue, peut devenir patent par l'intermédiaire de la traduction en une autre langue, ou du moins s'en trouver grandement modifié : l'idée de complétude est mise en défaut par l'opération de traduction.

Jakobson commentait l'oeuvre de Boas en ces termes : "La vraie différence entre les langues ne réside pas dans ce qu'elles peuvent ou ne peuvent pas exprimer, mais dans ce que les locuteurs doivent ou ne doivent pas transmettre".

Mon hypothèse est que la non-spécification, la non-complétude dans une langue peut être mise en évidence par la langue d'arrivée, qui fonctionnerait alors comme un "filtre", comme un analyseur de la répartition des éléments absents/présents dans un énoncé de la langue de départ. La traduction peut être un "révélateur" d'une configuration invisible au départ.

Ainsi le français "*Hier j'ai lu un livre*", qui semble un énoncé parfaitement clair et complet, ne pourra se traduire en russe que par l'intermé-

diaire d'un choix obligatoire entre deux solutions, qui seront autant d'interprétations (au sens herméneutique) d'un énoncé senti comme incomplet ou non-spécifié eu égard aux contraintes du système de la langue russe :

Včera ja čital knigu (imperfectif)

Včera ja pročital knigu (perfectif).

Le type de paraphrasage particulier qu'est la traduction a ceci de hautement singulier qu'un énoncé "complet" (ou décrit comme tel) dans une langue peut devenir incomplet dans une autre langue, nécessitant ainsi un choix de re-spécification. Or ce choix peut n'être pas déterminé uniquement par la connaissance du système de la langue.

Il est donc nécessaire d'étudier le travail de reconstruction du sens dans le passage d'une langue à une autre, avec tous les choix, réductions et décalages que cela suppose et impose. Ceci implique de s'interroger sur les modes de reconstitution du non-spécifié dans et par la traduction. En d'autres termes : peut-on traduire le non-dit ?

Il faut alors préciser que, dans cette mise en évidence du non-spécifié par la comparaison entre langues, le processus n'a jamais de fin, car on peut toujours concevoir théoriquement une langue qui fasse une distinction formelle là où toutes les autres langues envisagées jusqu'à présent n'en font pas. La traduction n'est pas un métalangage, puisque la langue d'arrivée a elle-même son propre système d'impossible, son propre réseau d'éléments obligatoires et d'éléments potentiellement implicites. La traduction est donc le passage à une autre configuration de spécifications retenues, qui s'appuie sur la matérialité de la langue d'arrivée.

2. Les failles dans la traductibilité.

Je retiendrai ici un point de syntaxe

la nominalisation en russe, en montrant que la langue d'arrivée, avec ses structures propres obligatoires, crée des éclatements dans un schéma qui, au départ, pouvait ne pas être décrit comme équivoque.

Dans les grammaires contrastives, des considérations de "stylistique comparée" (c'est-à-dire se plaçant dans une problématique fondée sur le système de la langue) peuvent faire intervenir une reconstitution du non-spécifié, sans que jamais les formes que prend cette reconstitution soient justifiées, ni même mentionnées comme faisant problème.

Ex : (Havranek, Grammaire comparée du russe et du tchèque, Prague, 1966) l'énoncé russe *V slučae otkaza ot našego predloženija, soobščite nam ob etom nemedlenno.*

(En cas de refus de notre proposition, veuillez nous en informer au plus tôt),

devient en tchèque :

V případě, že naši nabídku odmítáte, sdělte nám to neprodleně

(Au cas où vous refuseriez notre proposition, veuillez nous en informer au plus tôt).

Ici un actant supplémentaire a été introduit : le sujet de *refuser*. La non-spécification du sujet dans la nominalisation russe *otkaz* est impossible ici si, au nom du "génie propre de la langue", on fait éclater l'enclassement de la nominalisation par une proposition complète : la place de sujet de *odmitat* ("refuser") doit nécessairement être instanciée. Mais les raisons du choix de concordance entre le sujet de *refuser* et celui de *informer* paraissent sans doute tellement évidentes que les rédacteurs n'ont pas pris la peine de justifier leur choix.

Or d'autres solutions étaient possibles, en particulier la conservation de l'indétermination du sujet par une construction passive (cf. en français : "Au cas où notre proposition serait refusée (par N), veuillez ...). On voit ainsi que traduire, c'est prendre parti, c'est perdre l'unicité matérielle au niveau du signifiant, c'est-à-dire de la surface textuelle.

- Examinons maintenant un autre type de blocage, dans la traduction du russe en français.

Ex : (tiré d'un discours de N.S. Krouchtchev)

Takie rukovoditeli zavoëvyvajut avtoritet svoim služeniem narodu.

trad. litt. :

"De tels dirigeants conquièrent leur autorité par / leur service / du peuple").

Le mot français *service* ne peut pas admettre un double génitif (subjectif et objectif, cf. "le service des dirigeants / du peuple"). Il faut donc opter en français pour l'une des deux interprétations :

Ces dirigeants conquièrent leur autorité

- par le fait qu'ils servent le peuple
- par la façon dont ils servent le peuple.

Mais, si la construction avec nominalisation cohabite en russe avec la possibilité de re-spécification, l'emploi de cette construction non spécifiée est signifiant. Il n'en est pas de même en français, où le système ne permet pas le maintien de l'ambiguïté, ne permet pas de dire les deux choses en même temps dans le même énoncé. Le système impose donc un choix entre deux possibilités, ce choix n'étant

d'ailleurs pas synonyme de résolution d'ambiguïté, mais plutôt d'occultation de cette ambiguïté dans l'énoncé de la langue de départ.

Ces deux traductions en français sont des choix différents de désambiguïsation, c'est-à-dire qu'elles perdent nécessairement la "cohabitation" de deux lectures d'une même séquence, elles perdent cette possibilité de jeu du signifiant qui, d'un certain point de vue est aussi important sinon plus que les significations explicites.

- Le problème général est ici l'interprétation (ou la "lecture") du SN (Nmz - N^g).

Il faut souligner que ce SN présente la même relation prédicative que N + V : la nominalisation n'est nullement déprédicativée. Par exemple *rost proizvodstva* ("l'augmentation de la production") présente la même structure actantielle que *proizvodstvo rastët* ("la production augmente"), mais avec l'assertion en moins. Le problème est de savoir si cette relation prédicative est préassertée ou non-assertée, c'est-à-dire si elle est introduite dans le "fil du discours" comme un objet réifié, extérieur, ayant déjà subi une opération de prise en charge "avant" ou "ailleurs", ou bien si elle est une simple relation, sans assertion antérieure.

Là encore, la traduction peut fonctionner à la fois comme un filtre désambiguïsant et comme un brouillage supplémentaire d'une situation instable mais homogène au départ.

Ma thèse est que l'enchâssement syntaxique des SN comportant une nominalisation est un mode d'émergence de la non-unicité de la forme-sujet.

Prenons ce passage de Lénine :

Otnošenie političeskoj partii k eë ošibkam est' odin iz važnejšix i vernejšix kriteriev ser'ëznosti partii i ispolnenija eju na dele eë objazannostej k svoemu klassu i k trudjaščimsja massam. Otkryto priznat' ošibku, vskryt' eë pričiny, proanalizirovat' obstanovku, eë porodivšuju, obsudit' vnimatel'no sredstva ispravit' ošibku - vot èto priznak ser'ëznosti partii, vot èto ispolnenie eju svoix objazannostej, vot èto - vospitanie i obučenie klassa, a zatem i massy.

On a ici deux phrases comportant chacune les deux mêmes nominalisations :

ser'ëznost' partii ("le sérieux du/d'un parti") et *ispolnenie eju svoix objazannostej* ("l'accomplissement par lui de ses obligations").

La traduction française des Cahiers du Communisme dit ceci :

L'attitude d'un parti politique en face de ses erreurs est un des critères les plus importants et les plus sûrs pour juger si ce parti est sérieux et s'il remplit réellement ses obligations envers sa classe et envers les masses laborieuses. Reconnaître ouvertement son erreur, en découvrir les causes, analyser la situation qui l'a fait naître, examiner attentivement les moyens de corriger cette erreur, voilà la marque d'un parti sérieux, voilà ce qui s'appelle, pour lui, remplir ses obligations, éduquer et instruire la classe, et puis les masses.

Je distinguerai ici les nominalisations de la première phrase, qui sont hors assertion, de celles de la deuxième, qui sont, de ce point de vue, fort ambiguës, selon que l'on considère que *ser'ëznost' partii* ("le sérieux du/d'un parti") et *ispolnenie eju svoix objazannostej* ("l'accomplissement par lui de ses obligations") sont donnés comme des idéaux à atteindre ou des

caractéristiques existantes de la situation présente. On pourra ainsi se demander si la prise en charge est assumée par Lénine, par un sujet universel, ou si elle est hors assertion.

La traduction française fait éclater - et ne peut pas faire autrement - l'enchâssement de ces SN : on a encore une fois un cas de blocage dans le passage du russe au français :

? l'accomplissement par lui de ses obligations

est un énoncé, sinon impossible, du moins douteux.

Mais en traduisant, en sortant la relation prédicative enchâssée dans le N pour en faire une proposition avec un verbe à un mode personnel, on perd l'identité matérielle des deux couples de SN dans le texte russe, identité sur quoi est fondée l'argumentation de Lénine.

En même temps on peut noter un fait pour le moins curieux : souvent, par l'opération de traduction, les limites de la grammaticalité de la langue d'arrivée deviennent floues, c'est-à-dire les limites entre le possible et l'impossible dans la langue. Ainsi, parfois, la langue d'arrivée n'offre pas une résistance suffisante, elle peut se laisser subvertir. Le problème de l'acceptabilité serait-il ailleurs que dans le système à la fois neutre et contraignant de la langue ? Autrement dit : à partir de quand n'est-on plus "en langue" mais en discours étranger traduit ?

- La question de l'interprétation des nominalisations en russe peut ainsi se poser de la façon suivante : *qu'est-ce qu'un "SN" de la forme $(N_1 - N_2^g)$, ou dans quelle mesure une suite $N_1 - N_2$ est-elle un SN ?*

Dans cette perspective, la nominalisation elle-même n'est qu'un cas particulier d'un problème plus général : celui du fonctionnement prédicatif des noms en russe, ou encore des relations prédicatives sans verbe, compte-tenu du fait que ces relations sont inassertées, donc implicites. Et je ferai l'hypothèse que la séquence $N_1 - N_2$, en tant que suite de constituants, ne forme un SN que dans un modèle qui ne tiendrait pas compte des potentialités de stratification des réseaux discursifs, qui peuvent être multiples et hiérarchisés dans un même énoncé. Autrement dit : QUI PARLE ?

On peut, par un exemple de suite syntaxique comportant une nominalisation dans un SN ($N_1 - N_2$), montrer que le repérage des nominalisations en termes de position syntaxique est de bien peu d'utilité pour résoudre les problèmes de décalage de niveaux d'assertion et ceux, qui en sont la conséquence, de places de sujet. Et là encore la traduction montre que la base linguistique est une condition de possibilité de processus discursifs tels que le décalage de prise en charge ; mais, en même temps, elle fonctionne comme une source de brouillage des indications de prise en charge. Le problème sera de déterminer sur quelles bases linguistiques une nominalisation peut renvoyer ou non à un énoncé prédicatif préasserté. On peut ainsi remettre en cause le rapport bi-univoque entre catégories grammaticales" de surface et parenthésage syntagmatique.

Prenons le cas des prédicats analytiques, c'est-à-dire des SV formés d'un verbe "désémantisé", d'une nominalisation et d'un nom au génitif. Le problème est de savoir si la suite $Nmz - N^g$ forme un SN, et dans quelles conditions.

Ex : (discours de Krouchtchev) :

Partija vedët i budet vesti rešitel' nuju bor'bu s ljud'mi, kotorye

stanovjatsja na put' obmana partii i gosudarstva. (Le parti mène et mènera une lutte acharnée contre les gens qui s'engagent dans la voie de la mystification du parti et de l'Etat).

Une lecture "classique" en constituants immédiats donnera :

(V	(Prép	(N ^a
SV	SP	SN	
<i>stanovjatsja</i>	<i>na</i>	<i>put'</i>	
<i>"s'engagent</i>	<i>dans</i>	<i>la voie</i>	
(N ^g	(N ^g	-	coord -
SN	SN		
<i>obmana</i>	<i>partii</i>	<i>i</i>	
<i>de la</i>	<i>du parti</i>	<i>et</i>	
<i>mystification</i>			

N^g))))))

gosudarstva
de l'Etat"

D'autre part le sens inchoatif de *stanovit'sja na put'* ("s'engager dans la voie de") semble autoriser la syntagmatisation avec *obman* ("mystification") en une locution verbale

((V	(Prép	(N ^a - N ^g))
SV	Loc. V	SP	SN

(N^g - coord - N^g)
SN

Ici *partii i gosudarstva* ("du parti et de l'Etat") est le deuxième argument du prédicat complexe *stanovit'sja put' obmana* ("s'engager dans la voie de la mystification de"), traité en Loc. V par attachement de la Nmz et du V. Ce prédicat complexe (lexicalisé en Loc. V) sera interprété comme un prédi-

cat analytique, où le support verbal en surface fournit la modalité inchoative et les marques d'assertion, et le support nominal fournit l'information lexicale :

inchoatif + *obmanyvat'* ("tromper; "mystifier").

Par conséquent la suite N - N^g *obman partii* ("la mystification du parti") n'est pas un SN.

Or, le contexte gauche de cet énoncé nous apprend que *obman* ("mystification") fonctionne comme une anaphore d'un paragraphe entier traitant de faits de "bureaucratisme", "escamotage des défauts", "flagornerie", etc., pendant la période dite du culte de la personnalité.

Aucune analyse linguistique du "sens" des mots de la phrase ne pourrait rendre compte de cet effet d'anaphore, qu'il faudra alors interpréter ainsi :

((V	(Prep - N ^a))
SV	Loc. V	SP

(N^g (N^g - coord - N^g))
SN SN

Ici on a bien une Loc. V, mais de constitution différente : c'est *obman partii i gosudarstva* ("la mystification du parti et de l'Etat") qui se trouve occuper la place de deuxième argument du prédicat *stanovit'sja na put'* ("s'engager dans la voie de"). La Nmz se trouve dans la branche droite du SV, donc "détachée" du verbe, qui ne peut plus lui assurer ses marques d'assertion. On traitera par conséquent la Nmz *obman* ("mystification") comme un préconstruit.

On se trouve ici dans une "zone frontière" insérant des phénomènes que ni l'étude du système de la langue ni

l'étude de la parole ne peuvent expliquer, zone frontière où, sur la base de la langue, se développent des processus discursifs. Ici la traduction des Cahiers du Communisme : *les gens qui trompent le parti et l'Etat* est représentée par le deuxième schéma. D'un point de vue stylistique, elle est sans doute la "meilleure", mais elle perd l'effet d'anaphore de la Nmz "détachée" du verbe.

Le parenthésage syntagmatique lié à la présence d'une Nmz est ainsi autre chose qu'un simple jeu de réécriture, en ce qu'il engage la place du sujet. On pourra, à partir de là, tenter de faire une différence entre ambiguïté "en langue" et ambiguïté "en discours" : il y a bien conflit sur les limites de constituants immédiats, mais la formalisation a pour conséquence une certaine configuration de la forme-sujet.

Cette problématique est inséparable d'une interrogation globale sur les définitions des "catégories grammaticales" : les limites sont floues entre SN et SV, ou du moins ne sont pas données au départ, elles sont le résultat d'une construction.

La traduction bouleverse les bases linguistiques de ces processus discursifs, et tout à la fois, fonctionne comme une herméneutique, comme une pratique spécifique de lecture.

3. Que traduit-on, de la langue ou du discours ?

Le rapport langue/discours a "quelque chose à voir" avec le rapport syntaxe/sémantique. La traduction met à jour ce lien dans les cas de blocage, de "failles". Ce qui montre, entre autres, que l'ambiguïté est moins un fait, une donnée de départ, qu'un effet du processus de lecture. L'ambiguïté, comme la non-spécification, est une (re)-construction, et non une cause première dans la langue.

Les formes nominales du verbe se traduisent mal en français. Or les failles dans la traductibilité, dans ce cas, permettent de mieux saisir les points de contact entre l'autonomie relative de la langue et les processus discursifs qui y trouvent appui.

On a envisagé quelques conséquences pour la discursivité de la répartition des éléments explicites et implicites d'une langue à une autre. L'important ici est moins de constater l'inadéquation de deux systèmes syntaxiques que de donner des éléments en vue de l'élaboration (future) d'un cadre théorique à l'intérieur duquel puisse être pensé le rapport entre la langue et le discours.